

naît le rouleau et le mettait dans sa poche. Elle était alors fiancée et ne pouvait plus reprendre sa parole qu'en rendant le double des arrhes. Cette coutume devait être une garantie de fidélité.

La veille du jour du mariage, la future s'enfermait dans une chambre avec toutes ses amies. Toutes se déguisaient de leur mieux ; après quoi les jeunes gens et le futur venaient demander à grands cris une *brebis* qui leur appartenait.

Après des pourparlers, les parents de la fiancée pour prouver qu'ils n'avoit une *brebis* étrangère chez eux, faisaient défiler une à une toutes les fillettes travesties, et c'était au futur à reconnaître sa fiancée, et Dieu sait si les quolibets lui manquaient quand il se trompait ! Plus d'un mariage fut rompu par de trop susceptibles jeunes filles qui ne pardonnaient pas à leur fiancé une erreur très-pardonnable. En Bretagne, et particulièrement à Rennes, les nouvelles mariées étaient obligées, le jour de la fête de la patronne du prieur, d'aller embrasser le seigneur-prieur collègue des Jésuites qui se tenait assis sur un trône au milieu de la places des prieurs.

Les Jésuites obtinrent du parlement de Bretagne que le baiser fut changé en un quarteron de cire de cinq sols. Cette substitution ne fut pas volontiers agréée par les habitants qui préféraient le baiser à la redevance et il eut force procès à cette occasion. Mais les Jésuites eurent gain de cause et ils purent renoncer aux baisers pour quatre onces de cire.

Nous étonnerions certainement plus d'un casuiste en lui disant que pendant un certain temps la volaille était considérée comme un aliment maigre. On a mangé de la volaille le vendredi jusqu'au XIV^e siècle.

Dans certaines classes de la société moderne verser à boire à quelqu'un de la main gauche, en renversant la bouteille pardessus le poignet est considéré comme une insulte, et on rapporte qu'à une noce d'ouvriers où l'un des convives, ainsi traité par son voisin, lui appliqua un vigoureux revers de main sur le visage, séance tenante.

Autrefois ce n'était pas en versant à boire de cette façon qu'on insultait un convive, mais en coupant un morceau de la nappe devant lui pendant le festin.

Cette action singulière était regardé comme un défi, comme un cartel à outrance, et l'histoire a gardé le souvenir de plusieurs de ces provocations en pleine table royale.

Tous les usages oubliés ou perdus que nous venons de rapporter n'étaient pas plus ridicules que la plupart de ceux que nous subissons aujourd'hui, et il est probable que dans un temps plus ou moins reculé nos coutumes seront l'objet de commentaires railleurs tout aussi légitimes que ceux dont nous accablons les vieux us des anciens.

LIONEL.

LA FEMME BON GARÇON.

Le "bon garçon," c'est la femme moderne, gaie, riieuse, sans façons et sans prétention, coquette sans malice et malicieuse sans coquetterie. Le cœur aux lèvres, le rire aux yeux, regardant bien en face et disant tout ce qui se passe en sa cervelle d'oiseau, le mot cru et la pensée franche. Pas banale, quelquefois impertinente, toujours sincère en sa cordiale poignée de main "à l'anglaise," qu'elle donne aux amis sans rougir, l'ayant substituée aux baisers du dix-huitième siècle de galante mémoire.

Bon camarade, bonne amie, sœur de charité au besoin, toujours prête à panser une égrati-

gnure aussi bien qu'une blessure du cœur, elle sait aussi être femme quand il faut, à ses heures, et cache sous le franc rire de ses lèvres roses les exquises tendresses des vraies amoureuses.

Le "bon garçon," au contraire de la femme ordinaire, s'éveille de bonne heure, quelle que soit l'heure où elle s'est couchée. Une lotion d'eau fraîche—le bain ou la douche,—achève de l'éveiller avant qu'on lui présente la tasse de thé qui, avec une tartine de pain de seigle beurrée large comme la langue d'un chat, est son premier repas.

Rapidement habillée, elle sort ensuite à cheval, avec son mari, ou bien seule, à pied, pour aller, en compagnie de monsieur son chien, rejoindre les petites amies. Pour le premier cas, elle revêt l'amazone de drap noir, bien correcte et collante sur la culotte en peau de gant, avec le chapeau d'homme. Pour le second, le costume de lainage anglais, à jaquette étroite, posant sur ses cheveux, tout simplement noués à l'anglaise, le petit chapeau masculin à haute calotte, à petits bords retroussés. Et le nez au vent, les joues rosées, elle se prépare par un bain d'air au déjeuner simple et substantiel qui la réunit à son mari et à ses enfants.

Rien de salubre comme cette marche matinale qui fortifie les muscles autant qu'elle assainit les poumons, combattant cet embonpoint, la terreur de toutes les femmes, contre lequel il est le seul remède. L'air, à cette heure, léger et pur, est le meilleur que l'on puisse respirer. C'est déculper la vie que de s'en saturer au réveil.

La femme "bon garçon" adore tous les exercices de sport. Le cheval est son dieu et elle raffole de ses toutous.

Ses goûts la portent à la compagnie des hommes, dont elle s'entoure sans coquetterie ni arrière-pensée, causant avec eux de préférence. Le *flirt* est pour elle un jeu d'esprit plus qu'un péril du cœur ou des sens. Instruite, spirituelle, alerte et intelligente, elle aborde tous les sujets et les traite avec intérêt. Elle parle de toutes choses sans songer à rougir, à le langage leste sans licence, et emprunte quelquefois ses mots au vieux dictionnaire français où le sens, à travers les mots respecte l'honnêteté. Cela sans songer à mal et sans songer que l'on en puisse trouver : "Honni soit qui mal y pense !"

Simple par-dessus toute chose, elle hait le babillage des femmes futiles et cette causerie du chiffon qui, mêlée aux potins, est l'ordinaire habituel de la plupart.

En amour, ennemie jurée des phrases et des petites ruses de coquetterie, elle va droit au but. En amitié, également sincère et fidèle, très sûre et dévoué sans emphase, fait tout avec nature et le fait d'une façon charmante. Charitable sans ostentation et bonne mère sans cesser d'être jeune.

Par le fait même de ses goûts, le "bon garçon" a retranché les falbalas de son ajustement—au moins durant le jour. Plus de peignoirs Louis XV à queue embarrassante, ni soies claires sous un flot de dentelles pour les visites. Mais la matinée avec la jupe ronde et le costume en laine très élégant, très soigné, mais d'une correction absolue, avec la petite capote qui, après midi, remplace le chapeau rond du matin, pas un bijou si ce n'est une épingle sans valeur.

Le soir, par exemple, elle prend sa revanche, redevenant femme tout à fait, en revêtant toutes les grâces avec les parures éblouissantes. Les robes souveraines se rehaussent de ses bijoux merveilleux et les brocarts les plus fous ne semblent point suffisants à composer les plis de ses jupes-vertugadins, qui glissent sur des flots de dentelles.

Car, le "bon garçon," pour être la première levée, est aussi la première à s'endormir. Son corps mince, élégant, délicat, acquiert par l'hygiène une force inconcevable. Les nerfs d'acier supportent toutes les fatigues ; endormie à trois ou quatre heures, elle n'en est pas moins fraîche, reposée au réveil, suffisant à tout, intrépide, lassant les plus vigoureux. Le "bon garçon" fume la cigarette comme un officier... lorsque surtout il s'agit de mettre à l'aise les camarades ; elle tire le pistolet à ravir et joue du fleuret. Toujours disposée et prête à toute aventure, elle sait n'être jamais une gêne, accepte toutes les situations et supporte toutes les vicissitudes, se trouvant à la hauteur de toutes. Pas de réceptions bruyantes autour d'elle, mais un cercle d'amis auxquels elle donne d'excellents diners et des cigares exquis. Ses "five o'clock" sont le rendez-vous de tous les gens d'esprit, et elle sait tous les potins sans y mettre le bout de son petit doigt. Rien qui l'ennuie, rien d'importun, rien de vulgaire ; c'est sa science d'éliminer tout cela. Sa devise, comme celle des Larochevoucauld, est : "C'est mon plaisir !" Et elle y est fidèle, délicieusement égoïste, c'est-à-dire se faisant la vie bonne en la faisant excellente à tous ceux qui l'approchent.

VIOLETTE.

UN MARIAGE D'ARGENT

Méfiez-vous toujours des gens bêtes, avait coutume de dire le marquis de G... (qui avait ses raisons pour préférer les gens d'esprit.) Il n'y a rien de bon à attendre d'eux, tandis que l'esprit sert à tout !

Il l'avait dit et répété encore au sujet du mariage de Melle de Valsaison, et avec grande raison. Mais on ne l'écouta pas, malheureusement.

On proposait pour mari à cette jeune fille un normand de vieille roche, le marquis de Topinambour. On n'était pas plus bête que cet homme là quoique normand.

Ce prétendu tout frais émoulu de sa province, avait aux portes de Rouen, dans la plus délicieuse position possible, un beau château portant son nom depuis plusieurs générations. De cette demeure, on pouvait voir couler la Seine entre deux rives pittoresquement boisées, et les murs du potager qu'affectionnait particulièrement son propriétaire étaient constamment baignés par les eaux fugitives du fleuve.

Florestan arrivait, gonflé comme un paon et vaniteux comme un dindon. D'assez rares cheveux frisottaient comme la toison d'un agneau sur sa tête—vide d'idées. La couleur de son nez ne le cédait en rien à l'éclat du ruban de la Légion d'honneur, que ce mouton portait à sa boutonnière... On ne manquait de se demander par quels hauts faits il l'avait obtenu, si c'était en cultivant ses melons sous châssis ou sous cloches.

Il ne savait jamais ce qu'il disait ni ce qu'il voulait dire. La phrase anoncée, bégayée, hésitante, tronquée, rarement finie : ne pouvant en sortir à son honneur, il vous la laissait là, en plant, à mi-chemin ; libre à vous de débayer la route—ou d'ignorer à jamais ce qu'il ne venait pas à bout d'exprimer.

Reine de Valsaison, l'objet de ses pensées, n'était pas comme tout le monde. Très brune, avec de petites dents blanches et pointues, le nez retroussé, l'air éveillé, point jolie, mais tout-à-fait piquante, jouant du piano comme Mozart lui-même, elle était accorte, coquette et très souvent impertinente. Enfin, pour ne rien cacher, elle avait un caractère à la diable !